



A VENISE

MA mère m'avait emmené passer quelques semaines à Venise. Et, comme il peut y avoir de la beauté aussi bien que dans les choses les plus humbles, dans les plus précieuses, j'y goûtais des impressions analogues à celles que j'avais si souvent ressenties autrefois à Combray, mais maintenant transposées, selon un mode

entièrement différent et plus riche. Quand à dix heures du matin on venait ouvrir mes volets, je voyais flamboyer, au lieu du marbre noir que devenaient en resplendissant les ardoises de St-Hilaire, l'Ange d'or du Campanile de St-Marc. Rutilant d'un soleil qui le rendait presque impossible à fixer, il me faisait avec ses bras grands ouverts — pour quand je serais une demi-heure plus tard sur la Piazzetta — une promesse de joie plus certaine que celle qu'il put être jadis chargé d'annoncer aux hommes de bonne volonté. Je ne pouvais apercevoir que lui tant que j'étais couché, mais comme le monde n'est qu'un vaste cadran solaire où un seul segment ensoleillé nous permet de voir l'heure qu'il est, dès le premier matin, je pensai aux boutiques de Combray sur la place de l'église, qui, le dimanche étaient sur le point de fermer quand j'arrivais à la messe, tandis que la paille du marché sentait fort sous le soleil déjà chaud.

Mais le second jour, ce que je vis en m'éveillant, ce pourquoi je me levai vite (parce que cela s'était substitué dans ma mémoire et dans mon désir aux souvenirs de Combray), ce furent les impressions de ma première sortie du matin à Venise, à Venise où la vie quotidienne n'était pas moins réelle qu'à Combray, où, comme à Combray le dimanche matin on avait bien le plaisir de descendre dans une rue en fête, mais où cette rue était toute en une eau de saphir, rafraîchie de souffles tièdes, et d'une couleur si résistante que mes yeux fatigués pouvaient pour se détendre, et sans craindre qu'elle fléchit, y appuyer leurs regards.

Comme à Combray les bonnes gens de la rue de l'Oiseau, dans cette nouvelle ville aussi, les habitants sortaient bien des maisons alignées l'une à côté de l'autre dans la grand'rue ; mais ce rôle de maisons projetant un peu d'ombre à leurs pieds était, à Venise, confié à des palais de porphyre et de jaspe, au-dessus de la porte cintrée desquels la tête d'un Dieu barbu (en dépassant l'alignement comme le marteau d'une porte à Combray) avait pour résultat de rendre plus foncé par son reflet, non le brun du sol, mais le bleu splendide de l'eau. Sur la Piazza, l'ombre qu'eussent développée à Combray la toile du magasin de nouveautés et l'enseigne du coiffeur, c'était les petites fleurs bleues que sème à ses pieds, sur le désert du dallage ensoleillé, le relief d'une façade Renaissance ; non pas que quand le soleil tapait fort on ne fut obligé à Venise, comme à Combray, de baisser, même au bord du canal, des stores. Mais ils étaient tendus entre les quadrilobes et les rinceaux de fenêtres gothiques. J'en dirai autant de celle de notre hôtel devant les balustres de laquelle ma mère m'attendait en regardant le canal, avec une patience qu'elle n'eut pas montrée autrefois à Combray en ce temps où, mettant en moi des espérances qui, depuis n'avaient pas été réalisées, elle ne voulait pas me laisser voir combien elle m'aimait. Maintenant elle sentait bien que sa froideur apparente n'eut plus rien changé, et la tendresse qu'elle me prodiguait était comme ces aliments défendus qu'on cesse de refuser aux malades, quand il est assuré qu'ils ne peuvent guérir. Certes, les humbles particularités qui faisaient individuelle la fenêtre de ma tante Léonie, sur la rue de l'Oiseau, son asymétrie à cause de la distance inégale entre les deux fenêtres voisines, la hauteur excessive de son appui de bois, et la barre coudée qui servait à ouvrir les volets, les deux pans de satin bleu et glacé qu'une embrasse divisait et retenait écartés, l'équivalent de tout cela existait à cet hôtel de Venise où j'entendais

aussi ces mots si particuliers, si éloquents, qui nous font reconnaître de loin la demeure où nous rentrons déjeuner et plus tard restent dans notre souvenir comme un témoignage que pendant un certain temps cette demeure fut la nôtre ; mais le soin de les dire était confié à Venise non comme il l'était à Combray, et comme il l'est un peu partout, aux choses les plus simples, voire les plus laides, mais à l'ogive encore à demi arabe d'une façade qui est reproduite dans tous les musées et tous les livres d'art illustrés, comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture domestique du Moyen âge ; de bien loin, et quand j'avais à peine dépassé Saint-Georges le Majeur, j'apercevais cette ogive qui m'avait vu, et l'élan de ses arcs brisés, ajoutait à son sourire de bienvenue, la distinction d'un regard plus élevé, presque incompris.

Et parce que derrière ces balustres de marbre de diverses couleurs, Maman lisait en m'attendant, le visage pris dans une voilette de tulle, d'un blanc aussi déchirant que celui de ses cheveux, pour moi qui sentais que ma mère l'avait, en cachant ses larmes, ajoutée à son chapeau de paille un peu pour avoir l'air « habillé » devant les gens de l'hôtel, mais surtout pour me paraître moins en deuil, moins triste, presque consolée de la mort de ma grand'mère ; parce que ne m'ayant pas reconnu tout de suite, dès que de la gondole je l'appelais, elle envoyait vers moi du fond de son cœur son amour qui ne s'arrêtait que là où il n'y avait plus de matière pour le soutenir, — à la surface de son regard passionné qu'elle faisait aussi proche de moi que possible, qu'elle cherchait à exhausser, à l'avancée de ses lèvres, en un sourire qui semblait m'embrasser —, dans le cadre et sous le dais du sourire plus discret de l'ogive illuminée du soleil du midi : à cause de cela cette fenêtre a pris dans ma mémoire la douceur des choses qui eurent en même temps que nous, à côté de nous, leur part dans une certaine heure qui sonnait, la même pour nous et pour elles ; et si pleins de formes admirables que soient ses menaux, cette fenêtre illustre garde pour moi l'aspect intime d'un homme de génie avec qui nous aurions passé un mois dans une même villégiature, qui y aurait contracté pour nous quelque amitié ; et si depuis, chaque fois que je vois le moulage de cette fenêtre dans un musée, je suis obligé de retenir mes larmes, c'est tout simplement parce qu'elle me dit la chose qui peut le plus me toucher : « Je me rappelle très bien votre mère ».

Et pour aller chercher maman qui avait quitté la fenêtre, j'avais bien, en laissant la chaleur du plein air, cette sensation de fraîcheur, jadis éprouvée à Combray, quand je montais dans ma chambre ; mais à Venise c'était un courant d'air marin qui l'entretenait non plus dans un petit escalier de bois aux marches rapprochées, mais sur les nobles surfaces de degrés de marbre, éclaboussés à tout moment d'un éclair de soleil glauque, et qui, à l'utile leçon de Chardin, reçue autrefois, ajoutaient celle de Véronèse. Et puisque à Venise ce sont des œuvres d'art, les choses les plus magnifiques, qui sont chargées de nous donner les impressions familières de la vie, c'est esquiver le caractère de cette ville, sous prétexte que la Venise de certains peintres est froidement esthétique dans sa partie la plus célèbre, qu'en représenter seulement (exceptons les magnifiques études de Maxime Dethomas) les aspects misérables, là où ce qui fait sa splendeur s'efface, et pour rendre Venise plus intime et plus vraie de lui donner de la ressemblance avec Aubervilliers. Ce fut le tort de beaucoup d'artistes, par une réaction bien naturelle

contre la Venise factice des mauvais peintres, de s'être attachés uniquement à la Venise qu'ils trouvèrent plus réaliste des humbles campi, des petits rii abandonnés.

C'était cette Venise là que j'explorais souvent l'après-midi, si je ne sortais pas avec ma mère. J'y trouvais plus facilement, en effet, des jeunes femmes du peuple, les allumettières, les enfileuses de perles, les travailleuses du verre ou de la dentelle, les petites ouvrières à grands châles noirs à franges. Ma gondole suivait les petits canaux ; comme la main mystérieuse d'un génie qui m'aurait conduit dans les détours de cette ville d'Orient, ils semblaient au fur et à mesure que j'avancais, me pratiquer un chemin creusé en plein cœur d'un quartier qu'ils divisaient en écartant à peine d'un mince sillon arbitrairement tracé les hautes maisons aux petites fenêtres mauresques ; et comme si le guide magique avait tenu une bougie entre ses doigts et m'eût éclairé au passage, ils faisaient briller devant eux un rayon de soleil à qui ils frayaient sa route.

On sentait qu'entre les pauvres demeures que le petit canal venait de séparer et qui eussent sans cela formé un tout compact, aucune place n'avait été réservée. De sorte que le campanile de l'église ou les treilles des jardins surplombaient à pic le rio comme dans une ville inondée. Mais pour les églises comme pour les jardins, grâce à la même transposition que dans le Grand Canal où la mer se prête si bien à faire la fonction de voie de communication, de chaque côté du canaletto les églises montaient de l'eau en ce vieux quartier populeux, de paroisses humbles et fréquentées, portant sur elles le cachet de leur nécessité, de la fréquentation de nombreuses petites gens — les jardins traversés par la percée du canal laissaient traîner dans l'eau leurs feuilles ou leurs fruits étonnés et sur le rebord de la maison dont le grès grossièrement fendu était encore rugueux comme s'il venait d'être brusquement scié, des gamins surpris et gardant leur équilibre, laissaient pendre leurs jambes bien d'aplomb, à la façon de matelots assis sur un pont mobile dont les deux moitiés viennent de s'écarter et ont permis à la mer de passer entre elles.

Parfois, apparaissait un monument plus beau qui se trouvait là, comme une surprise dans une boîte que nous viendrions d'ouvrir, un petit temple d'ivoire avec ses ordres corinthiens et sa statue allégorique au fronton un peu dépaysé parmi les choses usuelles au milieu desquelles il traînait, et le péristyle que lui réservait le canal gardait l'air d'un quai de débarquement pour maraîchers.

Le soleil était encore haut dans le ciel quand j'allais retrouver ma mère sur la Piazzetta. Nous remontions le grand canal en gondole, nous regardions la file des palais, entre lesquels nous passions, refléter la lumière et l'heure sur leurs flancs rosés et changer avec elles, moins à la façon d'habitations privées et de monuments célèbres que comme une chaîne de falaises de marbre au pied de laquelle on va se promener le soir en barque pour voir se coucher le soleil. Telles, les demeures disposées des deux côtés de ce chenal faisaient penser à des sites de la nature, mais d'une nature qui aurait créé ses œuvres avec une imagination humaine. Mais en même temps (à cause du caractère des impressions toujours urbaines que Venise donne presque en pleine mer sur ces flots où le flux et le reflux se font sentir deux fois par jour et qui tour à tour recouvrent à marée haute et découvrent à marée basse les magnifiques escaliers extérieurs des palais), comme

nous aurions fait à Paris sur les boulevards, dans les Champs-Élysées, au Bois, dans toute large avenue à la mode, parmi la lumière poudroyante du soir, nous croisions les femmes les plus élégantes, presque toutes étrangères, et qui mollement appuyées sur les coussins de leur équipage flottant, prenaient la file, s'arrêtaient devant un palais où elles avaient une amie à aller voir, faisaient demander si elle était là; et tandis qu'en attendant la réponse elles préparaient à tout hasard leur carte pour la laisser, comme elles eussent fait à la porte de l'hôtel de Guermantes, elles cherchaient dans leur guide de quelle époque, de quel style était le palais, non sans être secouées comme aux sommets d'une vague bleue par ce remous de l'eau étincelante et cabrée, qui s'effarait d'être resserrée entre la gondole dansante et le marbre retentissant. Et ainsi les promenades, même rien que pour aller faire des visites ou des courses, étaient triples et uniques dans cette Venise où les simples allées et venues mondaines prennent en même temps la forme et le charme d'une visite à un musée et d'une bordée en mer.

Plusieurs des palais du Grand Canal étaient transformés en hôtels et, par goût du changement ou par amabilité pour M^{me} Sazerat que nous avions retrouvée — la connaissance imprévue et inopportune qu'on rencontre chaque fois qu'on voyage — et que maman avait invitée, nous voulûmes un soir essayer de dîner dans un hôtel qui ne fut pas le nôtre et où l'on prétendait que la cuisine était meilleure. Tandis que ma mère payait le gondolier et entrait avec M^{me} Sazerat dans le salon qu'elle avait retenu, je voulus jeter un coup d'œil sur la grande salle du restaurant aux beaux piliers de marbre et jadis couverte tout entière de fresques, depuis mal restaurées. Deux garçons causaient en un italien que je traduis :

— Est-ce que les vieux mangent dans leur chambre ? Ils ne préviennent jamais. C'est assommant, je ne sais jamais si je dois garder leur table (« non so se e bisogna conservar loro la tavola »). Et puis, tant pis s'ils descendent et qu'ils la trouvent prise ! Je ne comprends pas qu'on reçoive des forestieri comme ça dans un hôtel aussi chic. C'est pas le monde d'ici.

Malgré son dédain, le garçon aurait voulu savoir ce qu'il devait décider relativement à la table, et il allait faire demander au liftier de monter s'informer à l'étage, quand, avant qu'il en eût le temps, la réponse lui fut donnée : il venait d'apercevoir la vieille dame qui entrait. Je n'eus pas de peine, malgré l'air de tristesse et de fatigue que donne l'appesantissement des années, et malgré une sorte d'eczéma, de lèpre rouge qui couvrait sa figure, à reconnaître sous son bonnet, dans sa cote noire faite chez W..., mais, pour les profanes, pareille à celle d'une vieille concierge, la marquise de Villeparisis. Le hasard fit que l'endroit où j'étais, debout, en train d'examiner les vestiges d'une fresque, était le long des belles parois de marbre, exactement derrière la table où venait de s'asseoir M^{me} de Villeparisis.

— Alors M. de Villeparisis ne va pas tarder à descendre. Depuis un mois qu'ils sont ici, ils n'ont mangé qu'une fois l'un sans l'autre, dit le garçon.

Je me demandais quel était celui de ses parents avec lequel elle voyageait, et qu'on appelait M. de Villeparisis, quand je vis, au bout de quelques instants, s'avancer vers la table et s'asseoir à côté d'elle, son vieil amant, M. de Norpois.

Elle garda pendant quelques minutes le silence d'une vieille femme à qui la faiblesse de l'âge a rendu difficile de remonter du ressouvenir du passé au présent. Puis, d'une voix faible mais impérieuse, dans ces questions toutes pratiques où s'empreint le prolongement d'un mutuel amour :

— Êtes-vous passé chez Salviati?

— Oui.

— Enverront-ils demain?

— J'ai rapporté moi-même la coupe, je vous la montrerai après dîner. Voyons le menu.

— Il y a comme entrée des rougets; voulez-vous que nous en prenions?

— J'en prendrai; mais pour vous, vous savez bien que cela vous est défendu.

Vous pourriez prendre du risotto, mais ils ne le font pas bien.

— Ça ne fait rien. Garçon, donnez-nous d'abord des rougets pour moi et du risotto pour madame, et deux demi-évian!

Un nouveau et long silence.

— Tenez, je vous apporte le « Corriere della Sera » et le « Giornale d'Italia ». J'ai aussi le « Temps ». Je vais regarder les nouvelles de la Bourse, ajouta-t-il avec la même sollicitude que s'il se fût agi des nouvelles d'une personne malade.

Et, en effet, il ajouta bientôt :

— Nos rentes sont mieux disposées, mais les mines restent faibles. La De Beers se relève très rapidement, peut-être même un peu trop vite. Il ne faudrait pas qu'elle retombât après. Les pétrolifères recommencent à montrer de l'activité. Mais lisez donc le « Giornale d'Italia », c'est le journal de Sonnino.

Après un long silence, M^{me} de Villeparisis demanda :

— Sonnino, est-ce que ce n'est pas un parent de M. de Venosa?

— Mais pas du tout, répondit M. de Norpois d'un ton agacé, c'est un juif anglais du nom de Sidney (aucun rapport avec le charmant Sidney Schiff). Il paraît que c'est une capacité, mais qu'il a un caractère détestable.

M. de Norpois continua à lire le journal.

— Est-ce que vous avez pensé à aller voir le ministre, lui demanda M^{me} de Villeparisis avec la sévérité de l'amour tempérée par la douceur de l'âge.

— Oui, je suis passé à son hôtel avant d'aller chez Salviati. Il m'a raconté des choses très curieuses. Ainsi j'ignorais que quand Briand était au pouvoir il avait envoyé au palais Farnèse un télégramme disant que « si le gouvernement italien demandait l'expulsion de M. Caillaux, il ne fallait pas s'y opposer ». C'était assez malin et prouve une habileté diplomatique dans laquelle malheureusement les Italiens sont passés maîtres, de sorte qu'ils se gardèrent bien de rien demander. Il a rapproché de cela deux dépêches de Ribot à Jonnart que je ne connaissais pas non plus. Dans la première, Ribot, effrayé de l'action violente de Jonnart qui tenait la dragée haute au roi Constantin, lui prêche la modération, l'avertit qu'il agit sous sa responsabilité. Puis Jonnart ayant réussi, Ribot, sans coup férir, lui envoie une dépêche des plus chaleureuses, le félicite de tout cœur et ajoute : « Vous savez bien d'ailleurs que si

vous aviez rencontré le moindre obstacle, j'étais là pour vous aider de toutes mes forces à le briser. » Cette façon un peu rapide de battre sa coulpe n'enlève rien à la sympathie que j'ai pour Ribot. Plaise à Dieu que nous n'ayons que des hommes comme lui et Briand!

— Et cette fameuse Fiume? demanda au bout d'un moment M^{me} de Villeparisis.

— Eh bien, malgré ce que je pensais, Nitti, dont je croyais que d'Annunzio était un véritable « ad latus », n'est pas fiumiste. Il y avait chez le ministre un écrivain français parfaitement inconnu, Marcel, je ne sais plus le nom, qui, lui, est chaleureux pour d'Annunzio; il compare l'exil volontaire que celui-ci fit en France à celui de Dante; il a composé d'avance ou plutôt rétrospectivement trois vers de Virgile où Enée, passant devant Fiume, évoque d'Annunzio; il a cité un vers d'Hugo, peut-être dans le « Petit Roi de Galice » où la manière de prendre les villes ressemble fort à celle de d'Annunzio et il paraît que même dans les pièces de d'Annunzio le sol sue ainsi un passé historique. Mais le gouvernement italien prend la chose plus au sérieux, sinon au tragique. Il veut naturellement sauver la face. Mais il ne s'agit plus d'élever d'Annunzio sur le pavois, ni même de lui donner un blanc-seing. On veut d'une façon ou d'une autre le réduire à merci, et comme on a bien voulu me demander mon avis, j'ai suggéré, tout en faisant mes réserves sur la politique du Risorgimento, qu'il serait périlleux de prolonger les palabres, car tout cela pourrait dégénérer en une sorte de guerre de partisans qui risquerait de mettre le feu aux poudres et de faire perdre à l'Italie sa place autour du tapis vert.

Un monsieur qui finissait de dîner salua M. de Norpois.

— Ah! mais c'est le prince de B..., dit le marquis.

— Ah! je ne sais pas au juste qui vous voulez dire, soupira M^{me} de Villeparisis.

— Mais parfaitement si. C'est le prince Odon. C'est le propre beau-frère de votre cousine Doudeauville. Vous vous rappelez bien que j'ai chassé avec lui à Bonnétable?

— Ah! Odon, c'est celui qui faisait de la peinture?

— Mais pas du tout, c'est celui qui a épousé la sœur du grand duc N...

M. de Norpois disait tout cela sur le ton assez désagréable d'un professeur mécontent de son élève et, de ses yeux bleus, regardait fixement M^{me} de Villeparisis.

Quand le prince eut fini son café et quitta sa table, M. de Norpois se leva, marcha avec empressement vers lui et, d'un geste majestueux, il s'écarta, et s'effaçant lui-même, le présenta à M^{me} de Villeparisis. Et pendant les quelques minutes que le prince demeura assis avec eux, M. de Norpois ne cessa un instant de surveiller M^{me} de Villeparisis de sa pupille bleue, par complaisance ou sévérité de vieil amant, plutôt dans la crainte qu'elle ne se livrât à un de ces écarts de langage qu'il avait goûtés mais qu'il redoutait. Dès qu'elle disait au prince quelque chose d'inexact, il rectifiait le propos et fixait des yeux la marquise accablée et docile, avec l'intensité continue d'un magnétiseur.

Un garçon vint me dire que ma mère m'attendait, je la rejoignis et m'excusai auprès de M^{me} Sazerat en disant que cela m'avait amusé de voir M^{me} de Villeparisis. A ce nom, M^{me} Sazerat pâlit et sembla près de s'évanouir.

Cherchant à se dominer :

— M^{me} de Villeparisis, M^{lle} de Bouillon ? me dit-elle.

— Oui.

— Est-ce que je ne pourrais pas l'apercevoir une seconde ? C'est le rêve de ma vie.

— Alors ne perdez pas trop de temps, madame, car elle ne tardera pas à avoir fini de dîner. Mais comment peut-elle tant vous intéresser ?

— Mais M^{me} de Villeparisis, c'était en premières noces, la duchesse d'Havré, belle comme un ange, méchante comme un démon, qui a rendu fou mon père, l'a ruiné et abandonné aussitôt après. Eh bien ! elle a beau avoir agi avec lui comme la dernière des filles, avoir été cause que j'ai dû, moi et les miens, vivre petitement à Combray, maintenant que mon père est mort, ma consolation c'est qu'il ait aimé la plus belle femme de son époque, et comme je ne l'ai jamais vue, malgré tout, ce sera une douceur...

Je menai M^{me} Sazerat, tremblante d'émotion, jusqu'au restaurant et je lui montrai M^{me} de Villeparisis.

Mais, comme les aveugles qui dirigent leurs yeux ailleurs qu'où il faut, M^{me} Sazerat n'arrêta pas ses regards à la table où dînait M^{me} de Villeparisis, et, cherchant un autre point de la salle :

— Mais elle doit être partie, je ne la vois pas où vous me dites.

Et elle cherchait toujours, poursuivant la vision détestée, adorée, qui habitait son imagination depuis si longtemps.

— Mais si, à la seconde table.

— C'est que nous ne comptons pas à partir du même point. Moi, comme je compte, la seconde table, c'est une table où il y a seulement, à côté d'un vieux monsieur, une petite bossue, rougeaude, affreuse.

— C'est elle ! (1).

Après le déjeuner, quand je n'allais pas errer seul dans Venise, je montais me préparer dans ma chambre pour sortir avec ma mère. Au coup brusque que les coudes du mur donnaient à celui-ci et qui lui faisaient rentrer ses angles, je sentais les restrictions édictées par la mer, la parcimonie du sol. Et en descendant pour rejoindre maman, qui m'attendait à cette heure où à Combray il faisait si bon goûter le soleil tout proche, dans l'obscurité conservée par les volets clos ici du haut en bas de l'escalier de marbre dont on ne savait pas plus que dans une peinture de la Renaissance s'il était dressé dans un palais ou sur une galère, la même fraîcheur et le même sentiment de la splendeur du dehors étaient donnés grâce au velum qui se mouvait devant les fenêtres perpétuellement ouvertes et par lesquelles dans un incessant courant d'air l'ombre tiède et le soleil verdâtre filaient comme sur une surface flottante et évoquaient le voisinage mobile, l'illumination, la miroitante instabilité du flot. La veille de notre départ, nous voulûmes pousser jusqu'à Padoue où se trouvaient ces Vices et ces Vertus dont M. Swann m'avait donné les reproductions ; après avoir traversé

(1) Nous nous sommes privés de publier, les premiers, la conversation entre M^{me} de Villeparisis et M. de Norpois au profit de notre confrère *Le Matin*, qui a tenu à publier un conte de M. Marcel Proust, le jour même où lui fut attribué le Prix Goncourt. Nous reproduisons, cependant, ce passage, de façon à restituer à l'œuvre toute son ampleur. (F. d'A.)

en plein soleil le jardin de l'Arena, j'entrai dans la chapelle des Giotto où la voûte entière et les fonds des fresques sont si bleus qu'il semble que la radieuse journée ait passé le seuil, elle aussi, avec le visiteur et soit venue un instant mettre à l'ombre et au frais son ciel pur — à peine un peu plus foncé d'être débarrassé des dorures de la lumière, comme en ces courts répits dont s'interrompent les plus beaux jours, quand, sans qu'on ait vu aucun nuage, le soleil ayant tourné son regard ailleurs pour un moment, l'azur, plus doux encore, s'assombrit dans ce ciel — ; sur la pierre bleue, des anges volaient avec une telle ardeur céleste, ou au moins enfantine, qu'ils semblaient des volatiles d'une espèce particulière ayant existé réellement, ayant dû figurer dans l'histoire naturelle des temps bibliques et évangéliques et qui ne manquent pas de voler devant les saints quand ceux-ci se promènent ; il y en a toujours quelques-uns de lâchés au-dessus d'eux et comme ce sont des créatures réelles et effectivement volantes, on les voit s'élevant, décrivant des courbes, mettant la plus grande aisance à exécuter des loopings, fondant vers le sol la tête en bas à grand renfort d'ailes qui leur permettent de se maintenir dans des conditions contraires aux lois de la pesanteur, et ils font beaucoup plutôt penser à une variété d'oiseaux ou à de jeunes élèves de Fonck s'exerçant au vol plané qu'aux anges de l'art de la Renaissance et des époques suivantes dont les ailes ne sont plus que des emblèmes et dont le maintien est habituellement le même que celui de personnages célestes qui ne seraient pas ailés.

Le soir, je sortais seul, au milieu de la ville enchantée où je me trouvais au milieu de quartiers nouveaux comme un personnage des Mille et une Nuits. Il était bien rare que je ne découvrisse pas au hasard de mes promenades quelque place inconnue et spacieuse dont aucun guide, aucun voyageur ne m'avaient parlé.

Je m'étais engagé dans un réseau de petites ruelles, de calli divisant en tous sens, de leurs rainures, le morceau de Venise découpé entre un canal et la lagune, comme s'il avait cristallisé suivant ces formes innombrables, ténues et minutieuses. Tout à coup, au bout d'une de ces petites rues, il semblait que dans la matière cristallisée se fût produite une distension. Un vaste et somptueux campo à qui je n'eusse assurément pas, dans ce réseau de petites rues pu deviner cette importance, ni même trouver une place, s'étendait devant moi entouré de charmants palais pâles de clair de lune. C'était un de ces ensembles architecturaux vers lesquels, dans une autre ville, les rues se dirigent, vous conduisent et le désignent. Ici, il semblait exprès caché dans un entrecroisement de ruelles comme ces palais de contes orientaux où on mène la nuit un personnage qui, ramené chez lui avant le jour, ne doit pas pouvoir retrouver la demeure magique où il finit par croire qu'il n'est allé qu'en rêve.

Le lendemain je partais à la recherche de ma belle place nocturne, je suivais des calli qui se ressemblaient toutes et se refusaient à me donner le moindre renseignement, sauf pour m'égarer mieux. Parfois un vague indice que je croyais reconnaître me faisait supposer que j'allais voir apparaître, dans sa claustration, sa solitude et son silence, la belle place exilée. A ce moment, quelque mauvais génie qui avait pris l'apparence d'une nouvelle calle me faisait rebrousser chemin malgré moi et je me trouvais brusquement ramené au Grand Canal. Et comme il n'y a pas, entre le souvenir d'un rêve et le

souvenir d'une réalité de grandes différences, je finissais par me demander si ce n'était pas pendant mon sommeil que s'était produit dans un sombre morceau de cristallisation vénitienne cet étrange flottement qui offrait une vaste place, entourée de palais romantiques à la méditation du clair de lune.

Quand j'appris, le jour même où nous allions rentrer à Paris, que M^{me} Putbus, et par conséquent sa femme de chambre, venaient d'arriver à Venise, je demandai à ma mère de remettre notre départ de quelques jours; l'air qu'elle eut de ne pas prendre ma prière en considération ni même au sérieux, réveilla dans mes nerfs excités par le printemps vénitien ce vieux désir de résistance à un complot imaginaire tramé contre moi par mes parents (qui se figuraient que je serais bien forcé d'obéir,) — cette volonté de lutte, désir qui me poussait jadis à imposer brusquement ma volonté à ceux que j'aimais le plus, quitte à me conformer à la leur, après que j'avais réussi à les faire céder. Je dis à ma mère que je ne partirais pas, mais elle, croyant plus habile de ne pas avoir l'air de penser que je disais cela sérieusement ne me répondit même pas. Je repris qu'elle verrait bien si c'était sérieux ou non. Et quand fut venue l'heure où, suivie de toutes mes affaires, elle partit pour la gare, je me fis apporter une consommation sur la terrasse, devant le canal, et m'y installai, regardant se coucher le soleil tandis que sur une barque arrêtée en face de l'hôtel, un musicien chantait « sole mio ».

Le soleil continuait de descendre. Ma mère ne devait pas être loin de la gare. Bientôt, elle serait partie, je resterais seul à Venise, seul avec la tristesse de la savoir peinée par moi, et sans sa présence pour me consoler. L'heure du train approchait. Ma solitude irrévocable était si prochaine qu'elle me semblait déjà commencée et totale.

Les choses m'étaient devenues étrangères. Je n'avais plus assez de calme pour sortir de mon cœur palpitant et introduire en elles quelque stabilité. La ville que j'avais devant moi avait cessé d'être Venise. Sa personnalité, son nom, me semblaient comme des fictions menteuses que je n'avais plus le courage d'inculquer aux pierres. Les palais m'apparaissaient réduits à leurs simples parties et quantités de marbres pareils à tout autre, et l'eau comme une combinaison d'hydrogène et d'azote, éternelle, aveugle, antérieure et extérieure à Venise, ignorante des Doges et de Turner. Et cependant ce lieu quelconque était étrange comme un lieu où on vient d'arriver, qui ne vous connaît pas encore — comme un d'où l'on est parti et qui vous a déjà oublié. Je ne pouvais plus rien lui dire de moi, je ne pouvais rien laisser de moi poser sur lui, il me laissait contracté, je n'étais plus qu'un cœur qui battait, et qu'une attention suivant anxieusement le développement de « sole mio ». J'avais beau raccrocher désespérément ma pensée à la belle coudée caractéristique du Rialto, il m'apparaissait avec la médiocrité de l'évidence comme un pont non seulement inférieur, mais aussi étranger à l'idée que j'avais de lui, qu'un acteur dont, malgré sa perruque blonde et son vêtement noir, j'aurais su qu'en son essence il n'est pas Hamlet. Tels les palais, le canal, le Rialto, se trouvaient dévêtus de l'idée qui faisait leur individualité et dissous en leurs vulgaires éléments matériels. Mais en même temps ce lieu médiocre me semblait lointain. Dans le bassin de l'arsenal, à cause d'un élément scientifique lui aussi, la latitude, il y avait cette singularité des choses

qui, même semblables en apparence à celles de notre pays se révèlent étrangères, en exil sous d'autres cieux ; je sentais que cet horizon si voisin que j'aurais pu atteindre en une heure c'était une courbure de la terre tout autre que celle des mers de France, une courbure lointaine qui se trouvait, par l'artifice du voyage amarré près de moi ; si bien que ce bassin de l'arsenal à la fois insignifiant et lointain me remplissait de ce mélange de dégoût et d'effroi que j'avais éprouvé tout enfant la première fois que j'accompagnai ma mère aux bains de Ligny ; en effet dans le site fantastique composé par une eau sombre que ne couvraient pas le ciel, ni le soleil et que cependant borné par des cabines on sentait communiquer avec d'invisibles profondeurs couvertes de corps humains en caleçon, je m'étais demandé si ces profondeurs cachées aux mortels par des baraquements qui ne les laissaient pas soupçonner de la rue, n'étaient pas l'entrée des mers glaciales qui commençaient là, si les pôles n'y étaient pas compris et si cet étroit espace n'était pas précisément la mer libre du pôle ; cette Venise irréaliste sans sympathie pour moi où j'allais rester seul, ne me semblait pas moins isolée, moins irréaliste et c'était ma détresse que le chant de « sole mio » s'élevant comme une déploration de la Venise que j'avais connue, semblait prendre à témoin. Sans doute il aurait fallu cesser de l'écouter si j'avais voulu pouvoir rejoindre encore ma mère et prendre le train avec elle, il aurait fallu décider sans perdre une seconde que je partais, mais c'est justement ce que je ne pouvais pas : je restais immobile, sans être capable non seulement de me lever, mais même de décider que je me lèverais.

Ma pensée, sans doute pour ne pas envisager une résolution à prendre, s'occupait tout entière à suivre le déroulement des phrases successives de « sole mio », à chanter mentalement avec le chanteur, à prévoir l'élan qui allait l'emporter à m'y laisser aller avec elle aussi, à retomber ensuite.

Sans doute ce chant insignifiant entendu cent fois ne m'intéressait nullement. Je ne pouvais faire plaisir à personne ni à moi-même en l'écouter aussi religieusement jusqu'au bout. Enfin aucun des motifs connus d'avance par moi, de cette vulgaire romance ne pouvait me fournir la résolution dont j'avais besoin ; bien plus, chacune de ces phrases, quand elle passait à son tour, devenait un obstacle à prendre efficacement cette résolution ou plutôt elle m'obligeait à la résolution contraire de ne pas partir car elle me faisait passer l'heure. Par là cette occupation sans plaisir en elle-même d'écouter « sole mio » se chargeait d'une tristesse profonde, presque désespérée. Je sentais bien qu'en réalité, c'était la résolution de ne pas partir que je prenais par le fait de rester là sans bouger ; mais me dire « je ne pars pas », qui m'était pas possible sous cette forme directe, me le devenait sous cette autre « je vais entendre encore une phrase de « sole mio » ; mais la signification pratique de ce langage figuré ne m'échappait pas et, tout en me disant : « Je ne fais en somme qu'écouter une phrase de plus », je savais que cela voulait dire : « Je resterai seul à Venise. » Et c'est peut-être cette tristesse comme une sorte de froid engourdissant qui faisait le charme désespéré mais fascinateur de ce chant, chaque note que lançait la voix du chanteur avec une force et une ostentation presque masculines venait me frapper en plein cœur quand la phrase était consommée et que le morceau semblait fini, le chanteur n'en avait pas assez et reprenait en haut

comme s'il avait besoin de proclamer une fois de plus ma solitude et mon désespoir.

Ma mère devait être arrivée à la gare. Bientôt elle serait partie. J'étais étreint par l'angoisse que me causait avec la vue de ce canal devenu tout petit depuis que l'âme de Venise s'en était échappée, de ce Rialto banal qui n'était plus le Rialto, — par ce chant de désespoir que devenait « sole mio », et qui, ainsi clamé devant des palais inconsistants achevait de les mettre en miettes et consommait la ruine de Venise ; j'assistais à la lente réalisation de mon malheur construit artistement, sans hâte, note par note par le chanteur que regardait avec étonnement le soleil arrêté derrière Saint-Georges-le-Majeur, si bien que cette lumière crépusculaire devait faire à jamais dans ma mémoire avec le frisson de mon émotion et la voix de bronze du chanteur, un alliage équivoque, immuable et poignant.

Ainsi restai-je immobile avec une volonté dissoute, sans décision apparente ; sans doute à ces moments-là elle est déjà prise : nos amis eux-mêmes peuvent souvent la prévoir. Mais nous, nous ne le pouvons pas, sans quoi tant de souffrances nous seraient épargnées.

Mais enfin, d'autres plus obscurs que ceux d'où s'élançait la comète qu'on peut prédire, — grâce à l'insoupçonnable puissance défensive de l'habitude invétérée, grâce aux réserves cachées que par une impulsion subite elle jette au dernier moment dans la mêlée, mon action surgit enfin, je pris mes jambes à mon cou et j'arrivai, les portières déjà fermées mais à temps pour retrouver ma mère rouge d'émotion, se retenant pour ne pas pleurer, car elle croyait que je ne viendrais plus. Puis le train partit et nous vîmes Padoue et Vérone venir au devant du train nous dire adieu presque jusqu'à la gare et — quand nous fûmes éloignés — regagner, elles qui ne partaient pas et allaient reprendre leur vie, l'une sa plaine, l'autre sa colline.

Dessins de
Maxime Dethomas.

MARCEL PROUST.

